

Les sauvages

Quand Mayza ouvre les yeux, il fait nuit. Un horrible mal de crâne lui arrache un gémississement de douleur. Elle a l'impression qu'on sonne une volée de cloches dans sa tête. Promenant ses doigts dans sa chevelure touffue, elle caresse la bosse située à la base de sa nuque. Un éclair de souffrance la traverse et elle s'affale sur le sol. Des étoiles scintillent derrière ses paupières quand elle les ferme ; alors elle les garde ouvertes. Elle attend que son pouls ralentisse. Au bout de quelques minutes, ses yeux s'habituent à la pénombre et elle constate que ce qu'elle avait pris pour un ciel étoilé est en réalité un plafond de bois sombre, percé de petits trous qui laissent passer la lumière d'un soleil lointain. Se relevant à demi, elle observe autour d'elle les corps encore assoupis de ses compagnes de route. Tout est si calme. En poussant un soupir, Mayza referme les yeux et se laisse à nouveau aller. Sa poitrine monte et descend au rythme de sa respiration.

Alors seulement, elle se souvient.



Tout commença un jour de lessive, pendant que les hommes étaient à la chasse. Seuls restaient au village une petite dizaine de guerriers. Mayza lavait son linge en compagnie des autres femmes. Le soleil brillait haut et fort, montrant à ceux qui pouvaient encore l'ignorer que c'est lui qui règne dans le ciel. Pour Mayza, sa chaleur rendait surtout la fraîcheur de l'eau agréable.

Puis, tout bascula.

Dans l'azur du ciel monta une colonne de fumée noire, bientôt accompagnée de nombreuses autres. Alors retentirent les premiers cris suivis de près par des coups de feu. Mayza fut l'une des premières à réagir. Elle abandonna son linge et monta à toute vitesse la courte pente menant au village. Elle pensait à son petit Nile qui devait dormir dans sa maison en attendant son retour. Son sang se glaça davantage lorsqu'elle parvint aux abords du village et découvrit les premières maisons calcinées. Lorsqu'elle arriva chez elle, Nile était couché dans l'herbe, en pleurs. Deux hommes menaçants le tenaient en joue. L'un deux pointa sur elle son fusil et lui cria : « Couche-toi ! » Mayza était pétrifiée. Ils les avaient retrouvés. Cent mille scénarios fusaiient, se mélangeaient et se heurtaient dans son esprit. Mais seul le pire parvenait à se frayer un chemin dans sa conscience. Elle se coucha en tremblant dans l'herbe.

Le soleil pointait à l'horizon, illuminant la végétation environnante. Dans le camp provisoire où étaient entassés tant bien que mal les villageois prisonniers, Grosyeux criait : « Debout ! Allez ! » C'était Nile qui avait donné ce surnom ridicule au chef de leurs ravisseurs. Ses yeux disproportionnés et sa peau rouge luisante de transpiration étaient comiques mais gare à ceux qui se moquaient de lui. Tout les matins, il arpentait les allées d'un pas rapide et n'hésitait pas à user de violence contre les plus paresseux.

Mayza réveilla doucement Nile en lui caressant le front d'un geste délicat. Il geignit, avant de remuer légèrement. Il savait que la journée qui s'annonçait si belle ne serait en réalité qu'un nouveau calvaire.

Inlassablement, les journées s'enchaînaient à l'allure des marches forcées, dans une terrible monotonie.

Marcher, souffrir, endurer, marcher.

Seules six heures de sommeil venaient rompre ce rythme. Après quoi le même rituel reprenait. Marcher, souffrir, endurer, marcher.



Un mouvement à côté de Mayza la sort de sa mélancolie. Une jeune femme avec des perles autrefois rouges dans les cheveux se réveille. Elle aussi met un petit moment pour réaliser où elle se trouve. Lorsqu'elle comprend enfin, ses épaules se voûtent et sa tête retombe mollement. Mayza la reconnaît, c'est une femme de son village. Elle s'appelle Iko. On peut deviner au fond de ses yeux sombres une enfance trop vite achevée.

« Quand nous nous sommes réfugiés, à l'abri dans la vallée, je croyais qu'ils cessaient de nous chasser. Pourquoi nous font-ils subir toutes ces horreurs ? »

Mayza n'est pas capable de répondre à ces questions. Toutes ses certitudes se sont envolées. Elle ne sait plus comment faire face au désespoir qui l'envahit tandis qu'Iko parle. Comment résister ? Elle voudrait fuir, partir le plus loin possible. Mais elle est hantée par le souvenir du seul homme qui ait essayé.



C'était une belle nuit, une nuit à poète comme on disait au village. Une nuit où les étoiles scintillaient comme peu de fois, où le chant du vent dans les herbes se mêlait au bruissement des cours d'eau lointains, une nuit où la lune vous chuchotait dans l'oreille que vous n'aviez rien à craindre. Une nuit qui se finirait en cauchemar, dans les pleurs et les sanglots étouffés.

Mayza ne dormait pas. A côté du feu, une sentinelle montait la garde, un fusil chargé reposant sur ses genoux. Derrière elle, dans un silence presque total s'était levée une silhouette sombre. L'homme tenait dans sa main un objet semblable à une bûche. Mayza sut ce qui allait se passer avant même que le bras de l'homme ne s'abatte sur la tête de la sentinelle. Un craquement sourd résonna lorsque la bûche entra en contact avec le crâne de l'homme. Il s'affaissa sans un cri, glissant de la souche qui lui servait de siège. Tout ce serait déroulé sans accroc si le fusil, en chutant sur le sol, n'avait pas tiré. La détonation résonna dans le camp endormi. Immédiatement, l'agresseur s'enfuit sous le couvert des arbres. Mais le mal était fait. Grosyeux, réveillé en sursaut, avait eu le temps d'apercevoir le fugitif. La découverte, quelques minutes plus tard du cadavre de la sentinelle ne fit qu'accroître sa rage. En pleine nuit, une battue s'organisa et une heure plus tard, une patrouille ramena l'homme couvert de vase.

La punition fut impitoyable ; l'homme, pendu. La compagnie se remit en route lorsque ses ultimes soubresauts cessèrent. Toute velléité de vengeance avait été désamorcée. Les captifs étaient abattus, pleuraient en silence leur compagnon dont le seul but avait été d'espérer une liberté. La cadence de marche déjà infernale s'intensifia, obligeant les captifs à courir derrière les chevaux.

Marcher, souffrir, endurer, marcher.

Encore et encore.

Marcher, souffrir, endurer, marcher.

A l'aube du dixième jour, ils arrivèrent à destination. Mayza était perdue. Elle n'était jamais allée aussi loin. Devant elle, à perte de vue, s'étalait une immense étendue bleue. Elle ne pensait pas qu'une chose si simple pouvait être si belle.

Des cris la sortirent de sa béatitude. Regardant autour d'elle, elle constata qu'on séparait les femmes de leurs enfants. Un des ravisseurs s'approcha d'elle. Il voulut emmener Nile. Pour Mayza, c'en fut trop. D'abord le fugitif pendu, puis le voyage, et maintenant son fils. Elle se battit bec et ongles, hurla et pleura. Autour d'eux, un attroupement s'était formé. Des soldats commençaient prudemment à encercler cette femme qui ressemblait à une furie. Dans sa rage, elle ne vit pas venir par derrière une crosse qui lui percuta la nuque si violemment qu'elle chancela sur place. Tout bruit cessa.

Durant un instant d'apesanteur, le monde devint un défilé d'images sans lien, dans un silence absolu. Un sentiment de calme profond l'envahit, une douce chaleur se diffusa en elle, depuis quelque part dans son dos jusqu'au creux de son ventre. Autour

d'elle, les formes perdaient peu à peu de leur netteté. Le monde bascula, la terre remplaça le ciel et finalement la nuit s'imposa. Mayza ne vit pas son fils être traîné dans le sable en direction d'un autre groupe d'enfants.



Iko a cessé de parler et s'est rallongée. Autour d'elles les autres commencent à se réveiller. Mayza tâte à nouveau l'œdème causé par la crosse.

Soudain, le sol se met à tanguer, le plancher s'incline, plonge et se redresse, jetant tout le monde à terre. Elles n'ont d'autre choix que de rester couchées, serrées les unes contre les autres sans assez d'espace pour remuer leurs jambes.

Le silence se fait. Chacun sait qu'il part pour l'inconnu en laissant au moins une personne derrière elle dans l'ignorance de leur sort. Mayza, elle, pense à Nile, écarté loin d'elle. Elle pense aussi à son compagnon resté dans leur vallée qui ne saura sans doute jamais ce qui leur est arrivé.

Elle ne sait pas qu'elle se trompe.

Un peu plus loin sur une falaise, Raki regarde au loin. Deux semaines plus tôt, en rentrant de la chasse, il a découvert son village incendié sans aucune trace de Mayza et de Nile. Il avait d'abord hurlé, pleuré, puis s'était mis à leur poursuite avec ses guerriers.

La piste s'arrête là, sur cette plage déserte. Au large, toutes voiles dehors, deux imposants navires négriers font route vers l'ouest, vers un enfer d'où l'on ne revient pas.

Romain Reichert